

# Un Lutrin Canadien

*Suite et fin.*

La sueur, aussitôt, inonde son visage,  
Il veut fuir, mais en vain, le séduisant mirage  
L'enchaîne à son divan. Fixant des yeux ardents  
La déesse, en courroux, lance ces mots brûlants :  
" — Tu voudrais être évêque, et tu dors, ! L'for-  
tune ?

Et qui donc tente ainsi le sort de la fortune ?  
Est-ce l'ordre reçu du chef épiscopal,  
Quand, pour venir ici, tu quittas Montréal ?  
N'était-ce que jactance et frivole faconde,  
Quand tu disais : "Je viens civiliser le monde ?"  
Ces gestes-là sont ils l'œuvre d'un vainéant,  
Qui sait, pour tout travail, bailler dans le néant ?  
Rien n'est fait tant qu'il reste encore un point à  
faire.  
Ce proverbe, à tes yeux, est-il plein de mystère ?"

Lafortune, alarmé, pour calmer son courroux,  
De la déesse Envie embrasse les genoux.  
" — O vous, divinité, dont j'ignorais la force,  
Gémît-il, " permettez qu'humblement je m'es-  
force

De me justifier. Puis-je savoir en quoi,  
De mes graves devoirs, j'ai méconnu la loi ?  
À mon sacré mandat, ne fus-je pas fidèle ?  
Que puis-je avoir omis, pour détruire Labelle ?  
Franchement, je devrais laisser agir le sort,  
S'il faut prendre cent ans pour tuer ce grand

[mort.  
Ai-je rien négligé pour perdre sa mémoire ?  
Partout, en oripeaux, j'ai converti sa gloire.  
Ce que le peuple, en lui, voyait de grands ins-  
tincts,

Moi seul, je les traitais en vulgaires potins.  
Tout ce qui, dans sa vilte, eut part à son estime,  
De mon ressentiment fut la prompte victime.  
Son fidèle Isidore et son ancien bedeau.

A la ruine, au chemin, j'en ai fait le cadeau.  
Mais, les vieux paroissiens, en ai-je montré  
[rainte,  
Et leur ai-je égarné le mensonge et la feinte ?  
Ai-je donc tremblé quand, en chaire, je leur  
[dis : (2)  
Votre temple a l'aspect du plus sale taudis ?

(2) Le premier Dimanche que M. le Curé Lafortune est monté en chaire à St-Jérôme, il dit aux paroissiens que leur Eglise était si malpropre et si sale qu'elle n'était pas digne de loger le bon Dieu.

De mon prédécesseur redoutais-je l'école,  
En montrant de son règne un si patent symbole ?  
Les ai je assez blagués, dans cet engagement,  
Que je pris, sur moi seul, de voir au mouvement,  
Gagnant par ce moyen, la bieufaisante trêve,  
Qui, pendant si longtemps, paralysa leur rêve ?  
Et m'a-t ou jamais vu, comme les citoyens,  
Plier au règlement concernant les chemins,  
Quand, la procession étendant sa cohue,  
Il me fallait nommer Labelle, nom de rue ? (3)  
J'ai combattu, partout, cet hommes et ses plans,  
Et cette missiou a consumé mon temps.  
Ma conscience est en paix. Puis-je faire autre  
[chose,  
Et n'est-ce pas mon droit qu'enfin je me repose ?"

La déesse souit à ce verbe éloquent,  
Puis, devenant plus grave, elle parle et reprend :  
" — Si tu veux, sur ton front, que rayonne la mi-  
tre,  
Pourquoi laisser encore un Labelle au pupi-  
tre ? (4)  
Tu crois avoir tout fait. Ouvre les yeux et  
[vois."

La déesse, à ces mots, frappant du pied trois  
[fois,  
Fait, par enchantement, s'évanouir la scène.

\*\*

En rêve, dans un parc, le curé se promène,  
Au milieu d'une foule, à perte de regard.  
A quel événement ce peuple prend-il part ?  
Surpris de la clamour, il contemple une toile  
Qui montre en s'abaissant un bronze qu'on dé-  
voile.

O malédiction ! Voilà ce monument,  
Qui de son court bonheur ravit chaque moment.

(3) Le Conseil avait passé un règlement pour nommer les différentes rues de la ville. Il avait donné à la rue principale, qui passe devant l'Eglise, le nom de Labelle, en souvenir du Curé Labelle. Lorsqu'il s'est agi d'annoncer, du haut de la chaire, le parcours de la procession de la Fête-Dieu, M. le Curé Lafortune dit que la procession désirerait par la rue principale, etc., ajoutant qu'il ne se rappelait pas le nom de cette rue.

(4) Louis Labelle, maître chante à St-Jérôme depuis au delà de 30 ans, et préfet de la congrégation des hommes.